

*Un évêque et un prédicateur errant
au XII^e siècle :*

Marbode de Rennes et Robert d'Arbrissel

Marbode, un angevin devenu évêque de Rennes, et Robert d'Arbrissel, un breton fondateur d'abbaye en Anjou, sont contemporains. L'évêque, dont on ignore les antécédents familiaux, est né dans les environs d'Angers vers 1035 et le fondateur d'ordre, fils du recteur d'Arbrissel, vit le jour dans cette paroisse sise aux confins de la Bretagne et de l'Anjou vers 1047. Robert mourut le premier en 1117, tandis que son aîné s'éteignit à un âge très avancé (88 ans selon ses biographes) en 1123. Ces deux clercs contemporains, presque compatriotes, ont vécu la grande transformation qui a secoué toute l'Eglise d'Occident au cours des dernières décennies du XI^e siècle et des premières du XII^e, transformation dont la Réforme dite grégorienne, qui tire son nom des décrets pris par le pape Grégoire VII, n'est qu'un des aspects les plus importants. Autre point commun entre ces deux hommes : ce sont, l'un et l'autre, des clercs lettrés : Marbode avait longtemps étudié aux écoles d'Angers dont il prit ensuite la direction en tant qu'écolâtre. Robert avait fréquenté pendant une dizaine d'années celles de Paris avant de regagner Rennes où il avait aidé l'évêque, Silvestre de La Guerche, à promouvoir les premières mesures réformatrices dans un diocèse qui en avait bien besoin.

Ils semblent ne s'être rencontrés qu'assez tard, après la mort de Silvestre de La Guerche en 1093. Marbode frisait déjà la soixantaine et Robert avait autour de quarante-cinq ans. L'un et l'autre avaient déjà derrière eux une longue carrière ecclésiastique. Durant le long interrègne qui suivit à Rennes la mort de Silvestre, les clercs hostiles à la réforme s'imposèrent et chassèrent de la direction du diocèse tout l'entourage du prélat défunt. Robert abandonna alors toutes ses fonctions officielles et, quittant son diocèse natal, alla reprendre ses études aux écoles d'Angers qui

étaient alors, sous la direction de Marbode, à leur apogée. Les routes suivies par nos deux clercs, jusque-là parallèles, devaient prendre dès leur rencontre des chemins divergents. A Angers, plutôt qu'à Marbode, Robert s'attache à Geoffroy Babion, dit encore Geoffroy du Louroux, futur archevêque de Bordeaux qui prône l'ascétisme et l'érémisme, alors que la culture de Marbode est plutôt tournée vers un intellectualisme plus futile.

Séduit et converti par l'enseignement de Geoffroy, Robert, en 1095, après avoir, semble-t-il, longuement mûri sa décision, quitte Angers pour se retirer en ermite dans la forêt de Craon ou de La Guerche. Quelques mois plus tard, Marbode, poursuivant une carrière ecclésiastique plus classique, devenait évêque de Rennes. Les deux orientations devaient, à partir de 1095, diverger de plus en plus. Marbode avait opté pour l'Eglise officielle hiérarchique où d'ailleurs il joue bien son rôle, s'efforçant d'appliquer dans son diocèse les décrets de Grégoire VII pour mettre fin aux abus les plus criants de l'Eglise. Robert rejoignait, au contraire, le courant de ceux qui, en marge de toute organisation, par l'exemple de leur austérité en tant qu'ermite ou par la flamme de leur parole comme prédicateurs itinérants, cherchaient à secouer la torpeur des foules. De tels hommes étaient alors nombreux. Leur soif de répandre et d'approfondir l'Évangile est certaine. Mais laissés à eux-mêmes, seuls juges de leur vocation et de leurs actes, manquant parfois de formation théologique (ce qui n'était pas le cas de Robert), ces clercs gyrovagues se laissaient parfois entraîner à proférer des paroles qui les écartaient de la discipline, de la morale et même de la doctrine de l'Eglise.

Ce fut, en Bretagne, le cas, un demi-siècle plus tard, de l'hérétique Eon de l'Etoile. Aussi se méfiait-on d'eux. Robert, comme beaucoup de ces ermites, a une puissance de rayonnement qui attire autour de lui de nombreux disciples. Ceux-ci sont d'autant plus nombreux qu'il s'est fixé dans une région où il était connu. La forêt de Craon était, en effet, proche à la fois d'Arbrissel où lui-même, à la suite de son père, avait un moment exercé le ministère paroissial, et de La Guerche, lieu d'origine de l'évêque de Rennes dont il avait été le collaborateur. Sa renommée atteint le pape Urbain II qui, en 1096, passe à Angers. Il veut le connaître et le charge de prêcher lors de la dédicace de Saint-Nicolas. Le pape paraît à la fois séduit et inquiet. Il accorde à Robert une *licentia praedicandi ubique*, un permis de prêcher

n'importe où, mais en même temps il lui recommande « de ne pas user de propos insolites » et il fixe la troupe de ses disciples en sanctionnant la fondation de La Roë par le seigneur de Craon et en imposant au nouvel établissement la règle dite de saint Augustin plus souple que celle de saint Benoît. Robert et ses émules devenaient donc des chanoines réguliers et, comme tels, étaient astreints à la stabilité. Les privilèges pontificaux étaient ambigus. Il était, en effet, difficile de concilier la prédication itinérante officiellement autorisée avec la stabilité inhérente à la discipline canoniale. Robert cherche d'abord à concilier les deux, mais revenant à son projet initial, il accorde de plus en plus d'importance à la prédication itinérante, finissant par abandonner presque complètement La Roë. De nouveau, des disciples le suivent et sèment la perturbation autour de lui. En tant qu'évêque de Rennes, Marbode réagit et dans une longue lettre à Robert, rédigée probablement en 1098, en tout cas entre la fin de 1096, moment où Robert quitte La Roë, et la fin de 1100 où il s'installe à Fontevraud, il lui fait un certain nombre de reproches et de conseils.

Marbode, qui se présente selon une formule d'humilité tellement classique, « le dernier des évêques », qu'elle n'a plus alors aucune signification, attire l'attention dès les premiers mots sur ce qui est pour lui le fond même du problème. Sa première phrase qui, selon les usages du temps, est une sorte de proverbe à caractère impersonnel, est nette. « Non seulement il est essentiel de bien se conduire, mais il est nécessaire d'apparaître sous un jour favorable. » Puis s'adressant directement à Robert, il développe ce thème dans un long paragraphe émaillé de citations bibliques et d'allusions scripturaires :

« Toutes les fois que j'apprends à ton propos que ta fréquentation par ton exemple peut développer la vie chrétienne chez ceux qui te suivent, je m'en réjouis et pour toi et pour le Christ dont tu répands ainsi au loin la bonne odeur. Mais quand on rapporte à ton sujet des faits contraires à la saine doctrine et à la vie honnête, je m'en afflige, pensant que l'Ennemi mêle à tes bonnes actions d'autres très différentes ou croyant que tu ne t'endormes dans une sécurité trompeuse. Un orateur expérimenté doit être attentif, non seulement aux paroles qu'il profère, mais à la manière dont elles sont proclamées et à ceux devant qui elles sont prononcées. Il convient à ta profession canoniale de te

proposer toi-même en exemple de la plus belle sagesse et de ne rien montrer dans tes paroles ou dans tes actes qui puisse paraître contraire aux saintes autorités ni offenser ceux qui doivent être édifiés... Veille avec le plus grand soin à ne donner par ta vie ou tes paroles aucune occasion de tomber dans les embûches du Malin. Vois donc, mon fils, à éviter que trop confiant dans ta sainteté tu ne scandalises des membres de l'Eglise plus faibles que toi et que des frères ainsi vacillants ne périssent. »

Le ton de la lettre est ainsi donné et il ne changera pas quand Marbode, « cessant ses généralités », passe en revue les différentes rumeurs plus ou moins infamantes qui courent sur Robert et qui nuisent à la cause qu'il prétend illustrer. Ces rumeurs, malheureusement, ne sont pas entièrement sans fondement. Robert, en effet, trop sûr de surmonter toutes les tentations, se met souvent dans des situations difficiles à justifier. Même s'il ne tombe pas personnellement dans le péché, il y a de sa part présomption et imprudence.

Le premier reproche adressé à Robert et aux disciples qui le suivent dans ses pérégrinations est la promiscuité dans laquelle ils vivent : « On dit que tu aimes trop vivre au milieu des femmes (tu as péché autrefois sur ce point). On dit qu'hommes et femmes passent la nuit dans des dortoirs communs, que tu couches entre tes disciples et les femmes dictant aux uns et aux autres des règles de veille et de sommeil... De nombreuses femmes, dit-on, te suivent dans tes pérégrinations et assistent à tes sermons. Ces femmes, tu les réparties dans les auberges et en différents lieux, et les charge de soigner pauvres et pèlerins. Qu'il y ait là grand danger, les vagissements des nouveau-nés le prouvent suffisamment... Sur ce point, ajoute Marbode, de nombreuses personnes, tant laïcs que clercs, t'accusent d'autant plus facilement que, sur cette fréquentation, les lois divines et les lois humaines sont très claires. » Marbode ne reprend pas à son compte toutes les rumeurs qui courent sur Robert. Il ne l'accuse pas d'avoir personnellement manqué à la chasteté, mais de se mettre dans une situation où il est difficile de résister longtemps aux tentations. Il ne comprend donc pas la pratique d'origine grecque connue sous le nom de *syneisaktisme* qui consiste pour des religieux à attirer des femmes près d'eux pour mieux surmonter leurs désirs charnels, pratique à laquelle Robert semble avoir continué à se livrer même quand, après la fondation de Fontevraud, il menait une vie plus

régulière. Marbode se montre d'autant plus réticent qu'il se fait une très haute idée de la toute-puissance du charme féminin : « La vue des femmes provoque, non la peur, mais le désir... Par leur seul aspect, elles versent un poison flatteur au fond des cœurs et font naître un désir insatiable. » Or, pour Marbode, au moins dans cette lettre, car il n'en est pas toujours ainsi dans ses poésies, la femme c'est le mal en soi : « La naissance du péché est le fait de la femme et nous mourrons tous par elle. » La femme, c'est non pas Eve dont le nom n'est jamais cité au cours de cette missive, mais le serpent. Mêlant l'épisode évangélique de la pêche miraculeuse et le récit biblique de la tentation, Marbode a recours à un apologue pour définir la manière dont s'est constituée la troupe de Robert. « Et toi, quand tu tends des filets pour la pêche, tu captures d'abondants bancs de poissons, mais en même temps que ces poissons, tu prends des serpents dont tu ne peux changer la nature porteuse de poisons. » La présence de femmes dans la troupe qui suit Robert est donc en elle-même un danger pour la vertu de ses disciples. A agir comme il le fait, Robert est un présomptueux qui compte beaucoup trop sur ses forces. « Si nous voulons éviter le péché, nous devons en éliminer la cause. » Cet argument est ensuite développé : « Dormir longtemps près d'un serpent n'est pas sûr. Si tu nous réponds que tu veilles et que tu multiplies les sentinelles pour ta garde, n'oublie pas que de tels serpents ont coutume d'infliger des blessures à ceux qui veillent. » Marbode revient plusieurs fois sur cette idée : « Déclarer et professer : je veux avoir ce que je vaincrai, c'est dire je désire vivre une défaite. » D'ailleurs, en admettant que Robert et les siens résistent aux tentations qu'ils provoquent, cette manière de vivre nuit à leur réputation et à la religion qu'ils prétendent illustrer : « Même si ces tentations ne blessent pas ton âme, il n'y a aucun doute qu'ils entachent ta réputation et qu'ils discréditent la religion. » Reproches et conseils sont étroitement mêlés au cours de tout ce paragraphe. Il en est de même dans le reste de la lettre.

Le même ton se retrouve quand Marbode aborde un sujet moins important : l'accoutrement que revêt Robert pour ses tournées de prédication. Dans ce domaine moins scabreux et il est plus difficile de faire étalage de réminiscences scripturaires. C'est plutôt au bon sens que fait maintenant appel Marbode en s'adressant à Robert d'Arbrissel. Ce dernier est chanoine et prêtre. La dignité de sa profession canoniale et de son ministère sacerdotal exige, selon Marbode, une tenue correcte et, mieux encore, un

habit qui permette au public de reconnaître immédiatement ceux qui ont été appelés à de tels honneurs : « Nombreux sont ceux qui pensent pouvoir te reprendre à propos de ton habit en haillons. Il ne convient ni à la profession canoniale où tu as commencé à militer, ni à l'ordre sacerdotal où tu as été promu. Il y a, en effet, un habit distinct pour reconnaître le canonat et la prêtrise. S'il est abandonné, l'opinion publique est choquée... Ne voyons-nous pas que les moyens que tu utilises pour provoquer l'admiration sont ridicules et détestables ? » Marbode se fait donc l'écho de ceux pour qui le service divin exige une dignité de tenue que ne savent pas toujours garder ceux qui poussent à l'extrême la pauvreté évangélique et l'humilité. Dans ce domaine, il faut se garder de tout excès. « La raison, le sens commun, l'autorité, la coutume sont pour nous dans un habit simple et humble. Cette manière de se vêtir doit être conservée. C'est une chose de se parer de vêtements de luxe, c'en est une autre de se vêtir de vêtements propres. C'est ce qui convient à l'humilité, alors que le luxe est vanité. De même, il y a une grande distance entre un costume humble et convenable et une tenue sale et en haillons. La première illustre la religion et la modestie, la seconde montre la bêtise et un esprit manquant de discernement. Être humble dans des vêtements de soie est plus digne que de se glorifier en haillons... Comment donc peux-tu te présenter au peuple avec un habit déchiré, montrant ta chair meurtrie par le cilice, un manteau troué, des jambes à demi-nues, la barbe hirsute et les cheveux coupés sur le front, nu-pieds ? Tu offres alors à ceux qui te regardent un spectacle tel qu'on te prend pour un fou. » Se présenter ainsi à la foule est donc, pour Marbode, beaucoup plus une preuve d'orgueil que de piété. L'humilité ne consiste pas à rechercher l'originalité ni la saleté. Au total, Marbode réagit en homme de bon sens face aux excentricités de Robert.

Il y a d'ailleurs plus grave. La prédication itinérante de Robert ne comporte pas que des appels à la conversion. Elle s'accompagne de véritables dithyrambes contre les riches et les puissants, le plus souvent prononcés en leur absence. Or, selon notre évêque : « Quelle peut être l'utilité de reproches faits en l'absence d'une personne ? Quels fruits spirituels peut-elle en retirer ? Je ne le vois vraiment pas. » Si on suit le texte de Marbode, on est amené à penser que, dans ses sermons, Robert s'en prenait particulièrement au monde ecclésiastique : « Il te paraît avantageux de salir tous les clercs aux yeux de l'opinion

publique. Toi seul et les tiens auraient quelque valeur. » Marbode, comme tout évêque tant soit peu réformateur, sait bien que dans les dernières années du XI^e siècle il y a de nombreux abus, et fort graves, dans le clergé. Mais s'il pense qu'ils doivent être réprimés, il estime que ce n'est pas en excitant le peuple contre les clercs même simoniaques ou nicolaïtes. Surtout, il ne faut pas généraliser et ne pas vitupérer contre l'ensemble du clergé. Il reste parmi les évêques et les recteurs un grand nombre d'hommes dignes de leur charge, et c'est à eux qu'il revient de reprendre ceux à qui on doit faire des reproches.

Cette prédication intempestive n'est pas sans inconvénients pour les fidèles. Elle les détourne de leurs pasteurs légitimes. « Nous voyons des prêtres indigents abandonnés comme indignes par leurs fidèles... Nous voyons des foules accourir de toutes parts pour te rendre, à toi et à tes disciples, les devoirs qu'ils devraient rendre à leurs propres pasteurs. » Or, il y a là quelque chose de malsain. « Ce n'est pas l'amour de la religion, mais la curiosité de l'insolite qui draine le peuple vers toi. Leur vie n'en est pas modifiée pour autant. » D'ailleurs, Robert ne fait que passer et, après son départ, les fidèles détournés de leurs pasteurs sont livrés à leurs instincts et à leurs passions. Or, selon Marbode, il ne suffit pas de rester une seule nuit sans pécher pour être sauvé.

Il y a plus grave aux yeux de notre évêque. Au cours de ses pérégrinations, Marbode accepte d'imposer l'habit religieux, sans la moindre probation, à des jeunes filles qui ont été conquises par sa parole enflammée. Or, beaucoup faisaient leurs vœux sans avoir de véritable vocation et ne pouvaient ensuite supporter leur nouvelle vie. Un certain nombre d'entre elles, selon Marbode, ont même donné naissance à des enfants. Elles ont donc été amenées à se parjurer. Robert, faute d'avoir pris les précautions nécessaires et de leur avoir imposé une probation, est en partie personnellement responsable de ce qui leur arrive et du danger qui en résulte pour leur salut. C'est, en effet, une faute grave d'avoir imposé à ces jeunes filles des engagements qu'elles n'étaient pas capables de tenir.

En terminant cette longue missive, Marbode reproche à Robert d'avoir enfreint le vœu de stabilité prêté lors de sa profession canoniale et d'avoir abandonné les religieux confiés à sa charge pour s'occuper de ses sœurs. Il y a évidemment là une

allusion à l'abbaye de La Roë à la tête de laquelle Robert avait été placé et qu'il négligeait complètement. Marbode, toutefois, ne condamne pas son correspondant, mais tout en manifestant son inquiétude, il lui demande de se justifier. « Sur ces points, nous te demandons une réponse raisonnable, mais nous craignons pour toi la damnation. Mais nous préférons attendre ce que tu nous diras. » Et, enfin, il termine par une formule profondément chrétienne : « Que le Christ, mon très cher frère, te garde. Prie pour nous ! »

Cette lettre nous intéresse d'abord en raison des personnalités de son auteur et de son destinataire, deux personnages connus : Marbode et Robert d'Arbrissel. Mais surtout elle est significative de l'atmosphère religieuse de l'époque. L'Eglise a traversé, au cours des trois premiers quarts du XI^e siècle, une des périodes les plus noires de son histoire : une papauté tombée entre les mains de l'aristocratie romaine dont elle avait adopté les mœurs, des évêchés et des paroisses abusivement assimilés à des « honneurs » et passés au pouvoir d'hommes qui, par leur vie et leurs conceptions, ressemblaient trop aux seigneurs, leurs contemporains, ou à leurs sergents, un laïc qui ne trouvait plus personne pour le guider. Une telle situation ne pouvait qu'inspirer des troubles et un désir de réforme chez les âmes profondément imprégnées de foi et d'esprit évangélique. Deux voies pouvaient s'offrir à elles pour répondre à leur idéal : accepter les cadres de l'Eglise pour les rénover, admettre leurs imperfections pour tenter de les corriger ou au contraire, mettant au premier plan les vertus évangéliques de pauvreté et d'humilité, se mettre à l'écart des institutions et de la vie traditionnelle de l'Eglise, et compter sur sa seule flamme pour soulever les foules sans trop se préoccuper du lendemain. Marbode avait choisi la première, Robert d'Arbrissel la seconde. Mais pour Robert, comme pour ceux qui avaient choisi la même voie, les dangers de déviation étaient considérables. Marbode, dans cette lettre, le rappelle. Robert, quelque temps plus tard, au moment de la fondation de Fontevraud, admit en fait que la première solution était la meilleure, sans toutefois renoncer entièrement à l'originalité de sa démarche. Comme beaucoup d'autres, dans la première moitié du XII^e siècle, il chercha finalement à imprégner des institutions traditionnelles des vertus évangéliques de pauvreté et d'humilité.

Guy DEVAILLY